



Le Souvenir napoléonien

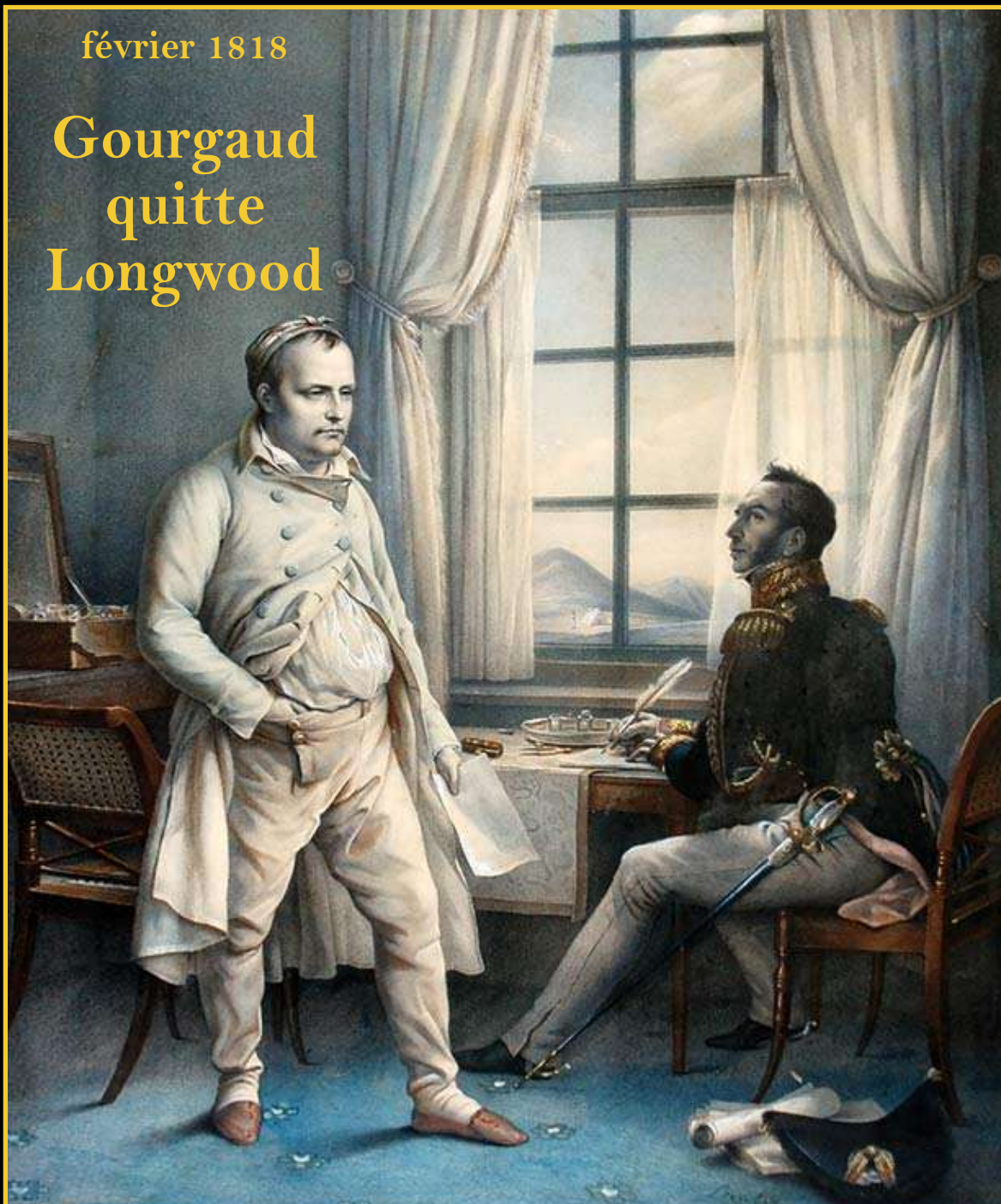
délégation Languedoc-Cévennes

avec le concours du

CERCLE NAPOLÉONNIEN DE MONTPELLIER JACQUES ALIBERT - LOUIS LEPIC

février 1818

Gourgaud
quitte
Longwood



Bulletin n° 14

Bertrand Leenhardt, Jean-Noël Poiron, Thierry Dionisi, Yannick Cousot & Gérard Mongin

site : www.tholos.fr/napoleon.html - courriel : cerclenapoleon@tholos.fr

twitter : Napoleon_LC - chaine youtube : Souvenir Napoleonien Languedoc Cevennes

**Extraits du Journal de Sainte-Hélène
tenu par le Baron Gourgaud en février 1818**

Dimanche, 1 février.

A 2 heures, on me prévient que Sa Majesté est au salon. Elle a l'air en colère et de fort mauvaise humeur : « Ah, monsieur Gourgaud ! » s'impatiente de ce que le dîner n'est pas encore servi et déclare à Montholon qu'il ne veut plus que les officiers anglais entrent dans ses appartements; puis passe à table, ne trouve rien de bon, gronde le cuisinier et raconte les couches de l'Impératrice...

... L'Empereur passe au billard et est très maussade : il dit à Mme Bertrand qu'elle n'a pas de dents et à moi que je suis triste comme un bonnet à poil...

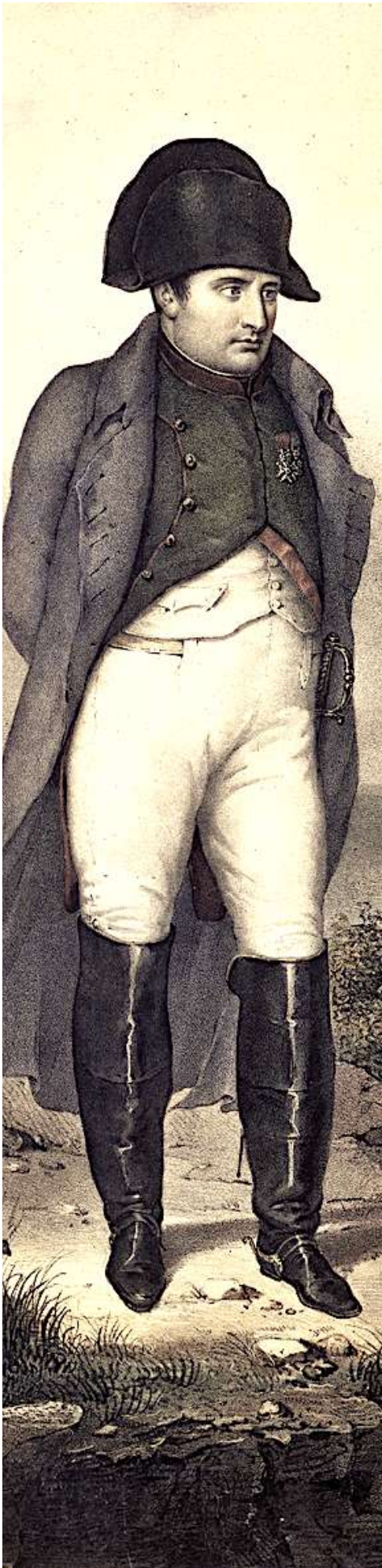
Lundi, 2 février.

C'est la dernière fois que je vois l'Empereur !. A 6 heures et demie, Sa Majesté me demande, joue avec Bertrand, n'a pas l'air de mauvaise humeur, et s'informe de ce que j'ai fait : «Lu Jomini. - Vous y mordez donc ?» Montholon vient, l'Empereur le cajole, puis se tournant vers moi : «Pourquoi êtes-vous si triste ? de la gaieté. - Votre Majesté sait que je n'en puis avoir ! - Et pourquoi ? - Je suis trop maltraité !»

L'Empereur siffle avec une colère concentrée et renvoie Montholon sous le prétexte d'aller voir combien il y a de sentinelles, puis se levant : «Mais que voulez-vous donc ? - Je prie Votre Majesté de me permettre de me retirer : je ne puis supporter l'humiliation où Elle veut me tenir. J'ai toujours fait mon devoir, je déplais à Votre Majesté, je ne veux être à charge à personne, que l'Empereur me permette de m'en aller.»

Il s'anime, se déclare le maître de traiter M. et Mme de Montholon comme il lui plaît. Très en colère, Sa Majesté me déclare que je devrais être très bien avec M. de Montholon, aller chez lui. «Sire, ils m'ont fait trop de mal, mais





j'ai tort d'en parler à Votre Majesté; c'est avec M. de Montholon que je dois causer.»

Furieux, l'Empereur s'écrie : «Si vous menacez Montholon, vous êtes un brigand !» Il m'appelle assassin, je m'emporte autant que lui et lui montrant ma tête : «Voilà mes cheveux que, depuis plusieurs mois, je n'ai pas coupés, je ne les couperai qu'après m'être vengé de l'homme qui me réduit au désespoir ! Votre Majesté m'appelle brigand. Elle abuse du respect que je lui porte. Assassin ! je ne crois pas qu'on puisse me le dire, je n'ai tué personne, c'est moi qu'on veut assassiner ! On veut me faire mourir de soucis !

Je vous défends de menacer Montholon, je me battrai pour lui, si vous même... je vous donnerai ma malédiction... - Sire, je ne puis me laisser maltraiter sans m'en prendre à l'auteur... c'est le droit naturel... je suis plus malheureux que les esclaves, il y a des lois pour eux, et pour moi, il n'y a que celles du caprice. Je n'ai jamais fait de bassesse et n'en ferai jamais.» Sa Majesté se radoucit un peu : «Voyons, si vous vous battez, il vous tuera ! - Eh bien, Sire, j'ai toujours eu pour principe qu'il vaut mieux mourir avec honneur que de vivre avec honte.»

Cela blesse l'Empereur qui redevient furieux; le grand maréchal est appuyé contre le mur, il ne dit mot; j'ai beau l'interpeller et le prier de déclarer qu'il y a longtemps que je le prie de dire à Sa Majesté qu'Elle a tort de me tant maltraiter, que je m'en prendrai à M. de Montholon, Bertrand ne répond rien. Sa Majesté, pour l'exciter contre moi, prétend que j'ai dit du mal de lui et de sa femme. Voyant ma résolution et ayant épuisé tous ses artifices, Elle me demande ce que je veux... passer avant Montholon... qu'Elle dîne toujours avec nous... la voir deux fois par jour ?

Aigri, je répète qu'un assassin, un brigand ne doit rien demander. Alors, l'Empereur me fait des excuses. «Je vous prie d'oublier mes expressions...» Je me sens faiblir et consens à ne pas provoquer Montholon, si l'Empereur veut



m'en donner l'ordre par écrit. Il me le promet, car, si je ne veux pas rester, on me retiendra au Cap, on me mettra en prison. «Le gouverneur croira que vous êtes envoyé en mission. - Je demanderai donc à être jeté en prison. Perdu pour perdu, j'aime mieux mourir en faisant mon devoir. J'ai là-dessus les principes de mon père et de ma mère...- Ah ! je suis certain que vous serez bien reçu ! Lord Bathurst vous aime. - Comment cela ? Oui, vous lui avez plu par votre correspondance. J'ai toujours dit que je me portais bien pour ne pas effrayer ma mère. Je ne tiens pas à la vie, je n'ai rien à me reprocher.»

Le grand maréchal n'aura qu'à tout arranger avec moi. Il faut déclarer que vous êtes malade, je vous ferai donner des certificats par O'Méara, mais écoutez mon conseil, il ne faut vous plaindre à personne, ne pas parler de moi et, une fois en France, vous verrez l'échiquier sur lequel vous devez jouer. C'est la dernière fois que nous nous voyons.» J'attendrai les ordres de l'Empereur qui rentre à 10 heures; je reconduis le grand maréchal et lui demande quand je le verrai demain pour recevoir la lettre que Sa Majesté l'a chargé de rédiger et qu'Elle doit signer : la défense écrite de me battre avec Montholon.

... / ...

Vendredi, 6 février.

A l'heure, je vais dîner chez Bertrand ... / ... Mme Bertrand est très honnête. Son mari me dit qu'il est bien fâché de mon départ, que sa femme va bien s'ennuyer et que je devrais rester. Si je veux partir, il faut, dit-il, que j'écrive à l'Empereur pour lui lire que je suis malade. «Personne ne le croira, mais on verra que c'est un prétexte honnête.» Je déclare que je n'écrirai pas à Sa Majesté pour lui demander de m'en aller. Elle voudrait que j'eusse l'air de la quitter, tandis que c'est Elle qui me chasse...

... / ...

Mercredi, 11 février.

Bertrand m'avertit que l'Empereur me demande... J'y vais avec lui et suis en bourgeois; le grand maréchal me quitte en entrant; Sa Majesté est sur un sofa : «Eh bien, vous allez partir ! - Demain, Sire. - Vous faites bien, allez d'abord au Cap, ensuite en Angleterre. Vous y serez bien reçu; en France, on crée une armée nationale, je vous vois incessamment commander l'artillerie contre les Anglais. Dites bien en France que je déteste toujours ces coquins, ces scélérats. Tout le monde va vous faire fête, puisque Louis XVIII a pris le parti de se rendre national...»

L'Empereur continue en disant que je dois partir le plus tôt possible, je l'ai bien servi et suis un bon officier; Sa Majesté me regrettera, car, avec moi Elle pouvait parler de sciences et de ses campagnes que les autres n'ont pas faites. «Espérons... voyez la princesse Charlotte sur qui nous comptons tant.»

Sa Majesté s'est adoucie, m'a donné un petit soufflet. «Nous nous reverrons dans un autre monde. Allons, adieu... embrassez-moi... voyez le grand maréchal pour faire la lettre avec lui.» Je pleure, l'embrasse et sors à 5 heures. L'Empereur passe au jardin; moi, je vais chez Bertrand lui raconter et mes larmes et le cœur le Sa Majesté. Mme Bertrand est désolée que je parte demain. Elle a vu Mme de Montholon qui est dans la joie, elle a fait grande dépense et acheté des bijoux. À 8 heures, retour de Bertrand, fort triste, il se promène avec moi et me prie de prendre la selle de l'Empereur. «Sa Majesté n'a qu'à le dire...» Bertrand m'offre 12000 francs; non, je donnerai des leçons de mathématiques. Je rentre le cœur déchiré.

Jeudi, 12 février.

... Sa Majesté m'ayant créé 12000 francs de rente, mon sort est assuré...



Princesse Charlotte

Albine de Montholon



Vendredi, 13 février.

Mes malles partent de Longwood ; Ali était venu, le matin, m'apporter les livres qui existaient en double à la bibliothèque, j'en donne reçu et dis adieu à O'Méara et à Blakeney. Je dîne chez Bertrand qui va ensuite chez l'Empereur... ...3 heures; Ali vient, peu après, me redemander les livres que Sa Majesté m'avait donnés, il en est tout honteux. Ils sont partis, je les renverrai demain. Il revient encore, Sa Majesté demande les livres reliés à ses armes qu'Elle veut léguer à son fils...; non, je les renverrai tous. Bertrand est tout triste; je suis prêt à partir, douloureux adieux, Mme Bertrand se sauve en larmes; les gens du maréchal, Archambault pleurent; je pars, nous passons par la route du camp; silence une partie du chemin. Bertrand est désolé de me voir partir sans ressources, je devrais accepter les 12 000 francs.

*Ici finit le Journal tenu à Sainte-Hélène par le général Gourgaud.
Partant de Sainte-Hélène le 14 mars 1818, il n'arriva à Plymouth que le 1^{er} mai.*



N Le Souvenir
napoléonien

Société française d'histoire napoléonienne
Délégation régionale Languedoc-Cévennes